



# BÉRANGER

PRIX :

1 franc.

LOUIS MICHAUD  
ÉDITEUR  
168 B<sup>D</sup> ST GERMAIN PARIS

Geo. Dorival















P. J. DE BÉRANGER













P. J. DE BÉRANGER  
(d'après le portrait d'Aug. Sandoz.)



BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

---

---

P.-J. de Béranger

---

---

CHANSONS CHOISIES

LETTRES

Choix, Notice Biographique et Bibliographique

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

*Avec trois portraits de BÉRANGER, un autographe et plusieurs illustrations*



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS



1006





P. J. de BÉRANGER, d'après Scheffer.

## SUR BÉRANGER

---

**A**UX environs de 1835, la renommée de Béranger était considérable. Qu'on n'entende pas seulement sa popularité politique, je veux parler de son renom littéraire. En France, il occupait le rang de poète national ; à l'étranger, on le plaçait auprès de Lamartine et de Hugo. Henri Heine lui-même, qui vivait à Paris et pouvait ainsi juger en plus complète connaissance de cause, n'hésitait point à le proclamer le plus Français de nos poètes avec Musset. Depuis lors, il en a beaucoup été rabattu de ces jugements, — beaucoup trop ! On avait peut-être quelque peu exagéré dans un sens, on n'exagéra pas moins dans l'autre : du Béranger qu'on voulut poète d'Académie, on fit un rimeur de guinguette. Au reste, Béranger avait été le premier à pressentir la défaveur qui devait atteindre son œuvre, il allait jusqu'à dire, — et en cela il se trompait, — que son nom ne lui survivrait pas. Selon lui, sa réputation déclinerait d'autant plus vite qu'elle avait d'autant plus bénéficié de l'intérêt de parti qui s'y était attaché. Telles sont à peu près ses expressions. C'est, en effet,



le sort qui attend, en général, les hommes et les œuvres politiques. Ils obtiennent rapidement les faveurs de la foule dont ils flattent les passions et servent les intérêts, mais ces passions satisfaites et ces intérêts servis, qui pense encore à eux !...

Au seul point de vue littéraire, Béranger a eu beaucoup à souffrir du mouvement romantique ; à mesure que le public se laissait gagner par l'esthétique de la nouvelle école, on cessa de chanter ses chansons. Evidemment, elles étaient trop classiques de forme, et l'inspiration point suffisamment tragique. Le pauvre Hégésippe Moreau dont la poésie devait plus d'un accent à la muse de Béranger, allait, dans les mêmes temps, se heurter à l'indifférence générale. Et, lorsque l'on songe à la douloureuse odyssee du poète du Myosotis, on est en droit de se demander quelle aurait été la fortune du chansonnier, s'il était né quinze ou vingt ans plus tard. Mais en vérité, un Béranger ne pouvait venir qu'à son heure ; ce sont les événements qui font les hommes ; personne plus que Béranger n'a été l'homme des événements : à eux, autant qu'à son propre mérite, il dut son succès ; une époque et un peuple s'incarnèrent dans sa personne, il fut l'homme-nation, pour nous servir d'un mot de Lamartine. Au surplus, il est curieux qu'on ne puisse parler de l'œuvre du poète sans tenir compte des qualités de l'homme et du citoyen. Il y a là un lien impossible à rompre. Béranger disait volontiers, en manière de devise : « mes chansons c'est moi ». Il ajoutait aussi : « mes chansons sont des espèces de mémoires chantants ». Rien n'est plus exact. A parcourir ses poésies, c'est toute sa vie que l'on apprend, de même que toutes ses pensées et ses plus secrets sentiments. L'œuvre est le pur miroir de l'écrivain. Tout ce qui plaît dans ses vers : le tour familier, l'esprit satyrique sans aigreur, l'ardent souffle patriotique, la douce philosophie, la gaieté qui n'exclut ni l'émotion ni la mélancolie, et jusqu'à cette bonhomie qui déborde dans chaque pièce, tout cela on ne le trouve que parce que le poète s'est mis tout entier dans ses chansons. Il était le bon sens né, sa modestie n'avait d'égale que son désin-



## AUTOGRAPHE DE BÉRANGER

Je puis vous prêter que 120<sup>t</sup> francs  
 chez Lapillou et encore, j'en aurai été  
 lo. à votre disposition que deux huit  
 jours. Retenez bien que ce n'est qu'un  
 prêt qui cette fois je puis vous faire.  
 ce que je vois, d'après votre lettre, c'est  
 que vous avez déposé 2100<sup>t</sup>, en fort peu  
 de temps, comme vous savez toujours.

Quant au Daquinotype, c'est un  
 nouveau joujou que vous voulez vous  
 donner pour vos études, et que, comme  
 tous les autres, vous ne tarderez pas à briser.

Tout à vous, jusqu'à ce que vous m'avez écrit 120<sup>t</sup>.

Béranger

23 octobre



téressement et son humeur savait s'accommoder de tous les événements ; — comment son œuvre n'eût-elle point hérité de ses qualités d'esprit et de cœur ? — C'est encore Lamartine qui a écrit : « La qualité dominante du talent de Béranger était dans son cœur. Ce cœur, véritablement collectif, était le cœur d'un pays plus encore que le cœur d'un homme ; tout y vibrait d'une émotion plus universelle que personnelle..... Son talent, c'était sa nature ; sa popularité, c'était son patriotisme ; sa puissance, c'était son humanité ! » — Comme La Fontaine, Béranger mériterait d'être appelé le « bon », voire le « bonhomme », car toute sa vie a été un exemple de désintéressement et de vertu. Il existe, d'ailleurs, entre le fabuliste et le chansonnier, plus d'un point de comparaison. Outre que tous deux avaient le travail extrêmement laborieux (1), — ce qui n'est qu'un très petit côté de la question ! — ils eurent également l'art difficile de se mettre en scène. Sous leur plume, le moi si haïssable devient charmant. « Béranger compose une chanson comme un poème épique, ou comme un drame en cinq actes. Il n'y a point de hasard dans son inspiration, ni par conséquent de négligence, de défaillance ou de longueur. Tout est conçu lentement dans son esprit, porté longtemps dans sa méditation, aiguïlé à loisir par sa sagacité, poli jusqu'au scrupule par son goût, combiné pour l'effet qu'il veut produire..... » — Remplacez chanson par fable, et voyez si ces lignes du poète des Méditations ne s'appliquent pas aussi bien à La Fontaine qu'à Béranger ! Sous la plume du premier, la fable devint bonne à tous les genres. N'est-ce point à tous les genres aussi que la chanson se plie sous la plume du second ? — Avec une étonnante aisance, — aisance apparente seulement, il est vrai ! — Béranger manie tous les rythmes et tous les mètres ; son vers trotte, allègre, s'adapte à plaisir aux caprices de la pensée, passe du couplet léger à l'élégie triste et tendre et de l'idylle pure à l'ode éclatante. Et toujours la forme conserve cette correction classique et

(1) Béranger ne composait guère que douze à quinze chansons par an.



cette sobriété vigoureuse qui l'apparentent aux chefs-d'œuvre du grand siècle : « Il y a du Shakespeare dans ce chansonnier ! » s'écrie le chantre d'Elvire. Faisant l'analyse des qualités du styliste, il ajoute : « Béranger écrit pour le peuple avec une plume de diplomate et avec une délicatesse de courtisan. L'allusion transparente, la double entente malicieuse, le sous-entendu furtif suspendu sur ses lèvres, le demi-mot plus incisif que le gros mot, le sens qui s'arrête pour que la malignité l'achève ; l'injure qui ne dit pas tout pour que le peuple, en la complétant lui-même, devienne, pour ainsi dire, le complice intelligent du chansonnier, voilà les figures ordinaires du style de Béranger. » Dans son Essai sur la poésie légère, M. de Jouy note, de son côté : « Poète national, Béranger a créé parmi nous ce genre de chansons, et s'est fait une gloire à part dans tous les autres. Par un talent, ou plutôt par un charme qu'il a seul possédé, il a su rassembler dans des poèmes lyriques de la plus petite proportion la grâce antique et la saillie moderne, la poésie philosophique et le trait de l'épigramme, la gaieté la plus vive et la sensibilité la plus profonde, en un mot, tout ce que l'art a de plus raffiné, et tout ce que la nature a de plus aimable. »

Une des raisons qui contribuèrent le plus à tromper le public sur la vraie valeur de l'œuvre de Béranger, fut certainement la médiocrité des airs populaires, souvent des airs de pont-neuf, — sur lesquels il adaptait ses chansons. On s'habitua à mettre la poésie et la musique sur le même pied. Le tour familier de cette poésie, son apparente facilité dissimulèrent aussi, aux yeux de beaucoup, l'art très sûr qui se tient sous cette simplicité voulue. Il n'est pas jusqu'à la popularité dont jouirent les œuvres de Béranger qui n'ait aidé à ruiner leur mérite dans l'esprit de certains. — Quel cas peut-on faire, je vous prie, de refrains qui courent les bouches populaires ? — « Le peuple, c'est ma muse », disait Béranger, et c'est parce qu'il a chanté le peuple, parce qu'il su mettre dans ses vers tous les désirs, toutes les joies, toutes les douleurs et tous les espoirs du peuple,



que celui-ci le choisit comme son poète. Aussi bien, et ce sera la conclusion de cette brève analyse du talent du chansonnier, lorsqu'un homme a incarné durant quarante ou cinquante ans l'esprit national, lorsqu'il a exprimé dans ses chants les plus fiers sentiments d'un peuple entier : l'amour de la patrie, de la justice et de la liberté, — on a le droit d'affirmer qu'il fut et demeure un grand poète !

\* \* \*

Dans ce Paris plein d'or et de misère,  
En l'an de Christ dix-sept cent quatre-vingt  
Chez un tailleur, mon pauvre vieux grand-père,  
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.

Mais, tout d'abord, complétons ces premiers renseignements. Béranger vint au monde un samedi, le 19 avril ; ses parents habitaient, rue Montorgueil, une maison qui a été démolie vers 1848. Son père était originaire de Flamicourt près de Péronne ; il avait épousé, le 10 août 1779, Marie-Jeanne Champy, qui exerçait alors le métier de modiste. Jean-François de Béranger n'était point un méchant homme, mais il était léger et prodigue. Aussi, après avoir dissipé la modeste dot de sa femme, six mois après leur mariage, il déserta la communauté. L'épouse abandonnée rentra dans sa famille et y accoucha du futur grand homme. L'enfant qui avait reçu les prénoms de Pierre-Jean, fut envoyé en nourrice aux environs d'Auxerre. A l'âge de trois ans, il revint à Paris chez son grand-père Champy ; comme il était d'une constitution délicate, — il souffrait de fièvres et de très douloureuses migraines, — on ne le mit à l'école que tard. Lorsqu'il eut neuf ans, son père, qui était las de payer sa modique pension, l'envoya à Péronne, où il le confia à l'une de ses sœurs, qui y tenait une auberge à l'enseigne de l'Épée royale. On peut dire que cette brave femme, esprit aussi ouvert qu'elle avait le cœur charitable, fut la véritable et la seule institutrice de Béranger.

C'est pendant son séjour à Péronne que les alliés envahirent la France. Il put entendre le bruit des canons anglais et autrichiens qui assiégeaient Valenciennes.



Et, déjà, le cœur de l'enfant battait avec joie lorsque l'on proclamait les victoires des armées républicaines.

Comme le service de l'auberge et de l'écurie ne lui convenait pas, sa tante le plaça chez un orfèvre, puis chez un juge de paix et enfin, chez un imprimeur. Il allait avoir douze ans. Ce fut le fils de son patron, nommé Laisney, qui, tout en lui donnant des leçons de grammaire, l'instruisit des règles de la versification. Jusque-là Béranger avait composé des vers selon une méthode qui lui était personnelle : « je traçais, dit-il, dans sa Biographie, des lignes rimées tant bien que mal, mais de la même longueur, grâce à deux raies de crayon, tirées du haut en bas du papier, et croyais faire ainsi des vers aussi réguliers que ceux de Racine. »

Béranger n'avait pas encore terminé son apprentissage de typographe, quand son père le rappela à Paris. Le père de Béranger fit beaucoup de métiers : tour à tour, il avait été clerc de notaire, teneur de livres chez un épicier, courtier de change, homme d'affaires, etc. Présentement, il s'était établi prêteur sur gages et c'était pour qu'il l'aidât dans son entreprise qu'il faisait venir son fils auprès de lui. Sa bonté et sa crédulité devaient malheureusement le mettre à la merci des escrocs, il ne tarda pas à se ruiner. Il acheta alors un cabinet de lecture qu'il tint avec son fils ; sa femme était morte quelques mois après le retour de celui-ci.

Durant un certain temps tout alla bien, mais, à la suite d'une aventure que Béranger eut avec une sienne cousine — aventure qui donna le jour à un petit garçon ! — le père et le fils se séparèrent. Le jeune homme s'installa chez lui : « J'habitais, a-t-il écrit, une mansarde au sixième étage sur le boulevard Saint-Martin. De quelle belle vue je jouissais là ! Que j'aimais, le soir, à planer sur l'immense ville, lorsqu'aux bruits qui s'en élèvent sans cesse, venait se mêler le bruit de quelque grand orage ! je m'étais installé dans ce grenier avec une satisfaction indicible, sans argent, sans certitude d'avenir, mais heureux d'être enfin délivré des mauvaises affaires qui, depuis mon retour à Paris, n'avaient cessé de froisser mes sentiments et mes goûts. Vivre seul, faire



*des vers tout à mon aise, me parut toute une félicité ! » — N'est-ce pas le cas de dire :*

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

*D'ailleurs, la muse lui faisait oublier son indigence, la muse..... et son amie ! non pas la cousine qui lui avait fait l'honneur de le rendre père, mais Mlle Judith Frère, celle qu'il a chantée sous le nom de Lisette. Était-elle aussi coquette et légère qu'il l'a dit ?..... En tout cas, sa coquetterie ne profita guère qu'au poète car, si jamais elle trompa quelqu'un ce fut « l'espèce de mari » qui payait sa toilette, dans les premiers temps de sa liaison avec Béranger. — Pour nous il nous suffit de savoir qu'elle a été sa compagne de toute la vie du chansonnier. Et lorsque nous voulons retrouver son souvenir, nous lisons ces pièces délicieuses : Maudit printemps, le Temps, la Bonne vieille et Combien elle est jolie. Et jolie elle était, en effet, avec sa taille fine, ses yeux bleus et ses admirables cheveux châtains. Douée d'une voix charmante, elle chantait à ravir, et il ne serait pas surprenant que le charme de ses chants ait eu une influence sur le goût de Béranger pour les chansons. Judith était la douceur et la bonté même, à ce point que lorsque le fils que son ami avait eu d'Adélaïde Paron, sa cousine, resta à sa charge, en 1809, ce fut elle qui en prit soin tout comme s'il s'était agi de son propre enfant.*

*En attendant la gloire et la fortune, — et il avait encore plus instamment besoin de celle-ci ! — Béranger cherchait sa voie. Il travaillait à une comédie, les Hermaphrodites, à un poème épique, Clovis. On a de lui des élégies composées à cette époque, qui sont pleines d'une inspiration grecque. Tout à coup la fortune parut lui vouloir sourire. Écoutons-le :*

*« C'était en 1802, privé de ressources, las d'espérances vaines, versifiant sans but et sans encouragement, j'eus l'idée de mettre sous enveloppe mes informes poésies et de les adresser par la poste au frère du premier Consul, M. Lucien Bonaparte, déjà célèbre par son amour des arts et des lettres. Pauvre, inconnu, désappointé tout à la fois, je n'osais compter sur le succès d'une démarche que per-*



sonne n'appuyait. Mais le troisième jour, ô joie indicible, M. Lucien m'appelle auprès de lui, s'informe de ma position, qu'il adoucit bientôt, me parle en poète et me prodigue des encouragements et des conseils. Malheureusement il est obligé de s'éloigner de France. J'allais me croire oublié, lorsque je reçus de Rome une procu-



M<sup>lle</sup> Judith FRÈRE, (d'après Sandoz).

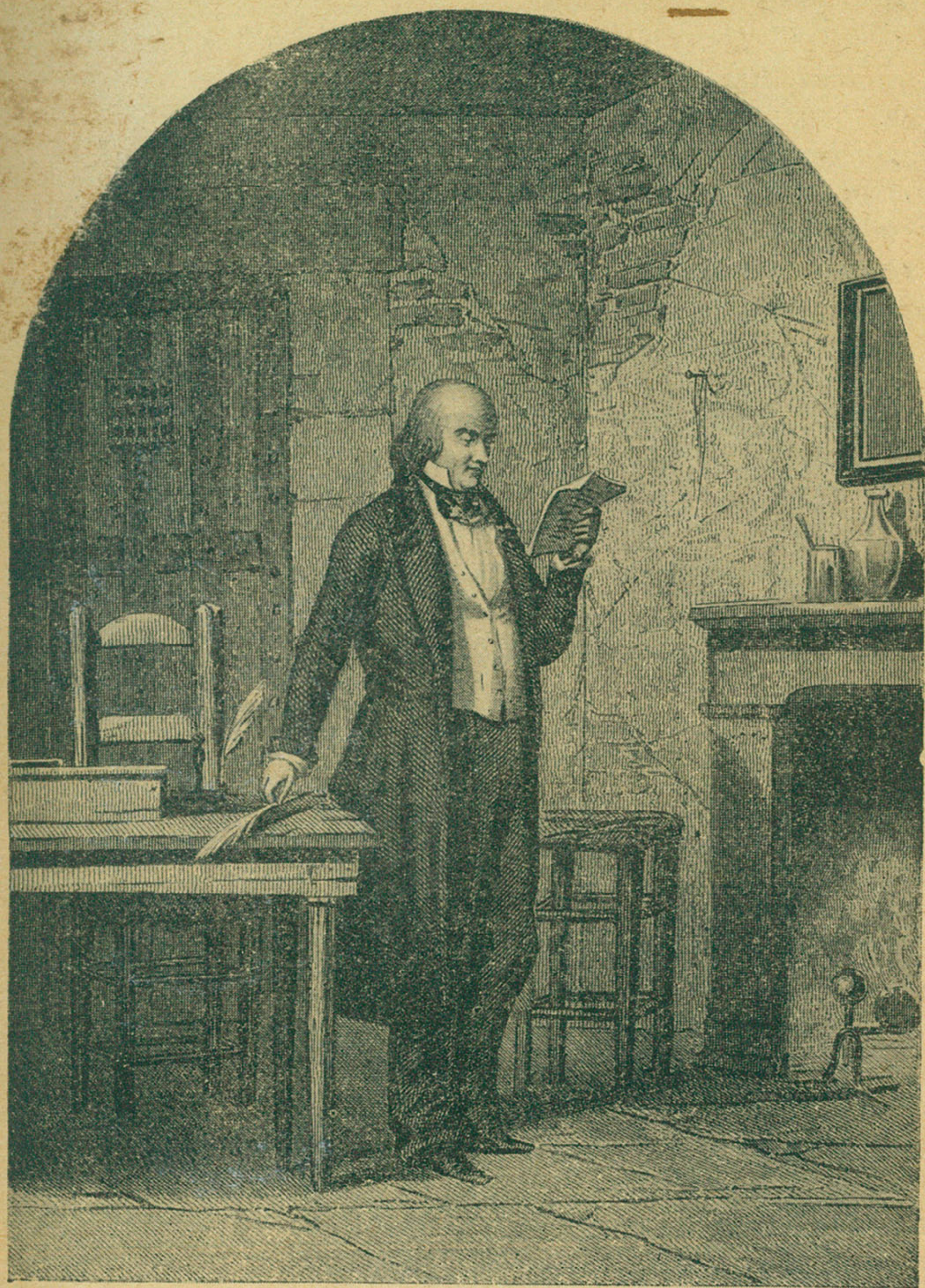
(LA LISETTE)



ration pour toucher le traitement de l'Institut dont M. Lucien était membre. » C'était mille francs par an d'assurés, la misère n'était plus à craindre. Sur ces entrefaites, Béranger trouve un petit emploi chez un peintre; deux ans plus tard, grâce à la protection du poète Arnault, il obtint une place dans les bureaux de l'Université.

Les débuts de la réputation du poète, remontent à l'année 1813. Plusieurs de ses chansons composées pour distraire une société d'amis, coururent les petits recueils de l'époque : Le Sénateur, Le Petit homme gris, Les Gueux et surtout Le Roi d'Yvetot qui raillait si plaisamment le faste impérial, furent bientôt très populaires. La police commença à dresser l'oreille, cependant le chansonnier ne fut pas inquiété. Il n'en devait pas être de même en 1815. Bien que foncièrement républicain, Béranger ne pouvait se défendre d'une grande admiration pour Napoléon ; malgré son despotisme, l'Empereur, à ses yeux, incarnait l'héroïsme national. Aussi ne fut-ce pas sans douleur qu'il le vit tomber. Quant aux Bourbons, pour lesquels il n'éprouvait tout d'abord que de l'indifférence, il leur voua une implacable haine, du jour où les soldats de l'étranger vinrent les installer sur le trône. Quel désespoir et quelle honte il ressentit lorsque les alliés entrèrent dans Paris ! Avec passion et courage, il se fit le vengeur de la France humiliée, il flagella de sa satire la nouvelle monarchie, chacune de ses chansons devint un trait mortel à l'adresse de la légitimité. Son premier volume de chansons parut à la fin de 1815 ; il eut un gros succès mais, il valut à Béranger des remontrances sévères de la part de ses chefs ; on alla jusqu'à lui faire entendre qu'un second volume serait considéré comme son acte de démission. Ce second volume vit le jour en 1821. Du même coup le chansonnier perdit sa modeste place et fut traduit devant les tribunaux, sous la triple accusation d'outrage aux mœurs, d'atteinte à la morale religieuse et de diffamation envers le gouvernement. Béranger fut condamné à trois mois de prison et à 500 francs d'amende. On le pense, cette condamnation ne fit qu'accroître la popularité déjà considérable du poète.





*BÉRANGER à la prison de la Force.*



En 1828, nouveau recueil de chansons et nouveau procès qui se traduisit par 10.000 francs d'amende et neuf mois de prison. Cette fois la popularité de Béranger ne connut plus de bornes : des quatre coins de la France on lui envoyait des présents, et toutes les célébrités littéraires et politiques accouraient le visiter dans sa prison. D'un chansonnier on avait fait un martyr !

Enfin, 1830 arriva. Béranger eut la joie de voir la légitimité à bas. Persuadé que le pays n'était pas suffisamment préparé pour la République, il fut le premier à conseiller la monarchie de Louis-Philippe. Dès lors, considérant sa tâche comme terminée, il se retira de la scène politique. Il ne voulut rien accepter du nouveau régime, ni fonctions administratives, ni participation au pouvoir (1). Avec un même soin, il se tint éloigné des honneurs littéraires et des honneurs de la cour. Malgré les sollicitations de ses amis, il refusa obstinément d'entrer à l'Académie qui aurait été heureuse de l'accueillir dans son sein. Et lorsqu'en 1848, il fut envoyé à la Constituante par 204.471 voix, il s'empressa de donner sa démission. « Je ne suis qu'un chansonnier, disait-il ; je veux mourir chansonnier. »

Lamartine qui fut l'un des plus sincères amis de ses dernières années, nous a laissé de Béranger un admirable portrait. Bien que cette page soit un peu longue pour les modestes proportions de la présente notice, je n'hésite point à la reproduire, c'est la plus vivante évocation du « bon-homme » qui se puisse trouver :

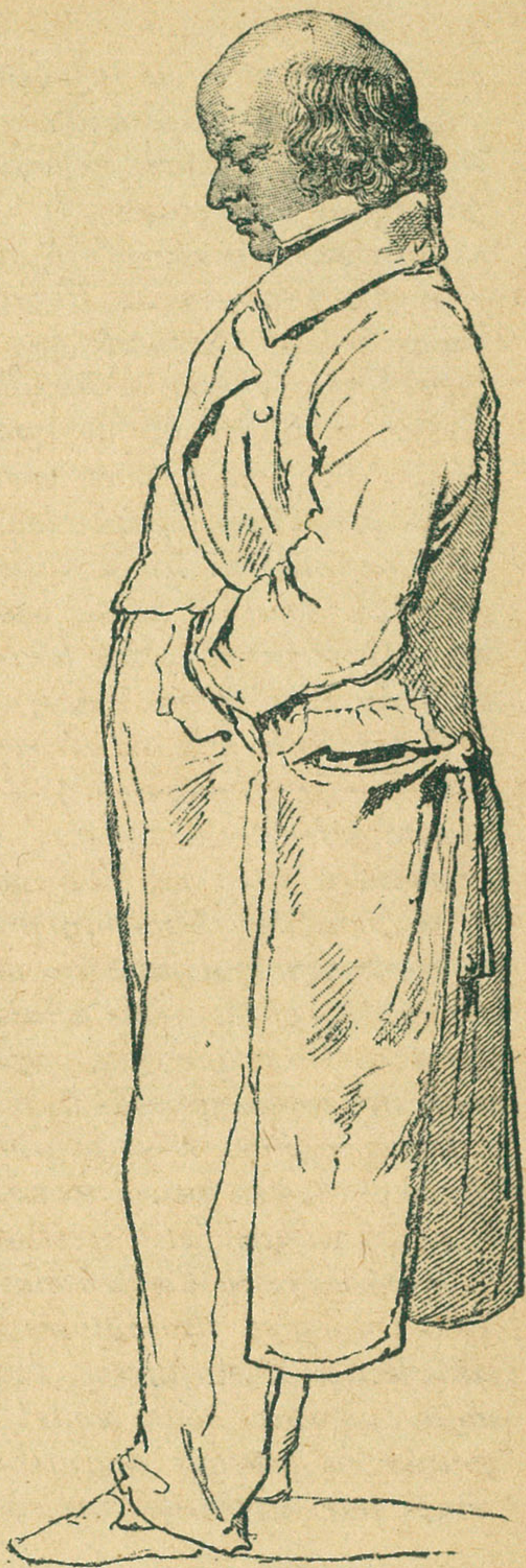
« C'était un petit vieillard à visage sans distinction au premier coup d'œil, à moins qu'on ne pénétrât ce visage avec le regard divinatoire du génie, tant il y avait de simplicité sur sa finesse. Il portait le costume d'un Alcinoüs rustique, sous lequel il était impossible de soupçonner sa presque divinité dans la foule : des souliers noués par un fil de cuir, à fortes semelles sonores dont

---

(1) On sait que la correspondance de Béranger est un admirable monument de littérature et d'humanité ; on verra par les deux lettres que nous avons mises à la fin du présent volume, quelle était la modestie et le désintéressement du chansonnier.



j'aimais tant le bruit lourd (hélas ! que je n'entendrai plus dans mon escalier) ; des bas gris ou bleus de filoselle souvent mouchetés d'une tâche entre le soulier et le pantalon ; le pantalon relevé pour le préserver de la boue ou de la poussière de la rue ; un gilet d'indienne propre, mais commune, un peu débraillé sur sa large poitrine, et laissant voir un linge blanc, mais grossier, tel que les ménagères des campagnes en filent avec leur propre chanvre pour le tisserand de la maison ; une redingote de drap grisâtre, dont le tissu râpé montrait le fil sur les coudes, et dont les basques inégalement pendantes battaient très bas ses jambes à chaque pas sur le pavé. Enfin un chapeau de feutre gris aussi, à larges bords et sans forme ou déformé, tantôt posé de travers sur la tête, tantôt profondément enfoncé sur le front et laissant flotter quelques boucles de cheveux incultes, mais presque blonds encore, sur son collet ou sur ses joues, complétait ce costume..... Ses traits étaient ébauchés à grands coups de



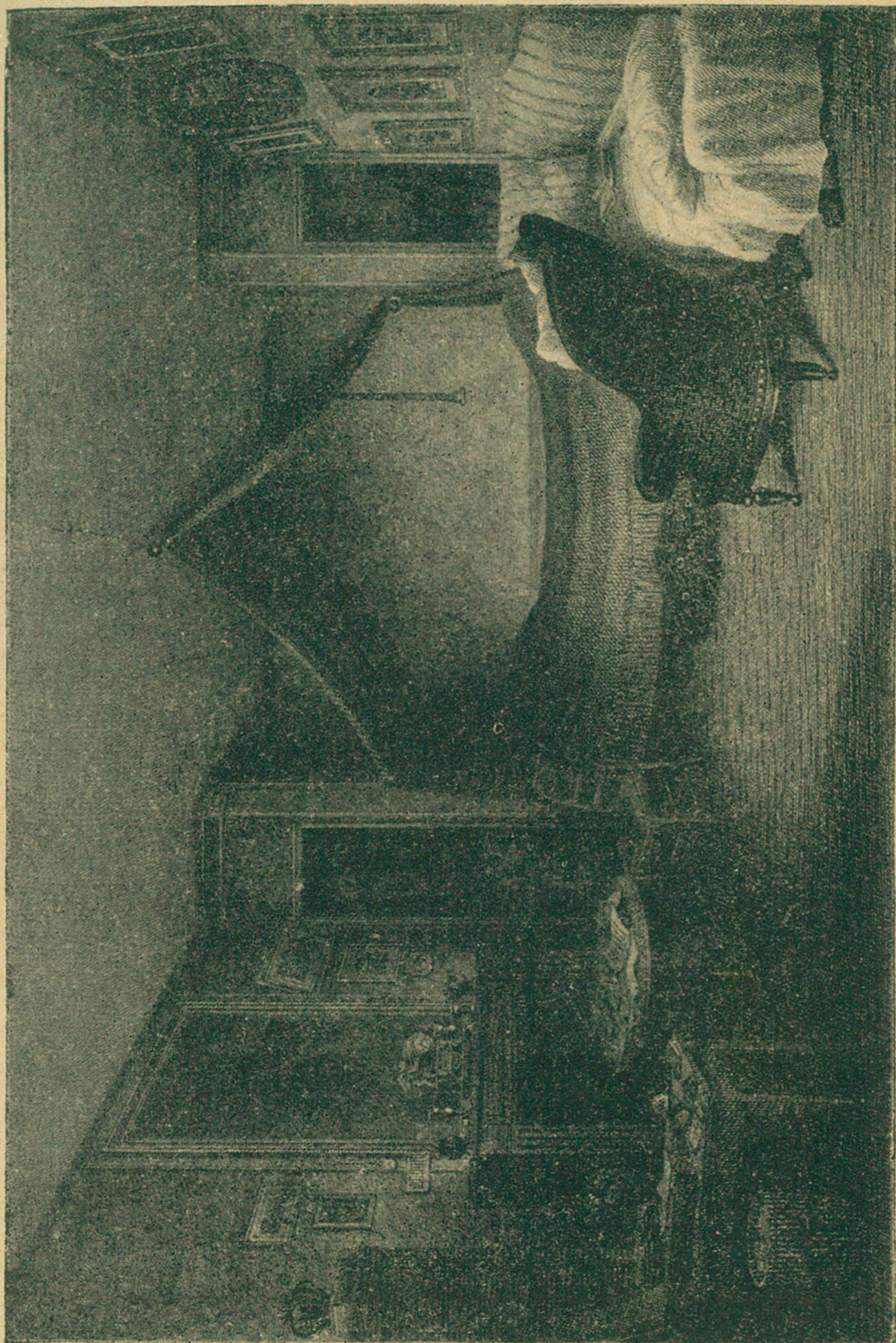
BÉRANGER  
par Charlet (1834).



pouce dans l'argile... Le front large et bossué, l'œil bleu et à fleur de front, le nez gros et arqué, les pommettes relevées, les joues lourdes, les lèvres épaisses, le menton à fossette, le visage rond plutôt qu'ovale ; le cou bref, mais relié par de beaux muscles à la naissance de la poitrine ; les épaules massives, la taille carrée, les jambes courtes ; la stature pesante en apparence, mais souple au fond, tant il y avait de ressort physique et moral pour l'alléger ; mais ce front était si pensif, ces yeux si transparents et si pénétrants à la fois, le nez si aspirant le souffle de l'enthousiasme par ses narines émues, les joues si modelées de creux et de saillies par la pensée ou par les sentiments qui y palpitaient sans cesse, la bouche si fine et si affectueuse, le sourire si bon, l'ironie douce et la tendresse compatissante s'y confondaient tellement pour plaisanter et pour aimer sur les mêmes lèvres ; le menton si téméraire, si sarcastique, si défiant et si gracieux tout ensemble en se relevant contre la sottise ; de si belles ombres tombées de ses cheveux, et de si belles lumières écoulées de ses yeux flottaient sur cette physionomie pendant qu'elle s'animait de sa parole ; l'accent de sa parole elle-même, tantôt grave et vibrante comme le temps, tantôt sereine et impassible comme la postérité, tantôt mélancolique et cassée comme la vieillesse, tantôt badine et à double note comme le vent léger de la vie qui se joue le soir sur les cordes insouciantes de l'âme ! Tous ces traits, toutes ces expressions, toutes ces intonations diverses, avaient un tel charme qu'on se sentait retenu, fasciné, ravi de contemplation par ce visage, et qu'on se disait intérieurement ce qu'Alcibiade disait de Socrate après l'avoir entendu parler des choses divines et des choses humaines : « Il faut qu'une divinité se soit répandue à notre insu sur ce visage. Cet homme si laid est le plus beau des hommes ».

Les dernières années de Béranger s'écoulèrent dans le calme. A peine s'il composait quelques vers ; le meilleur de son temps se passait à visiter des amis. Que de courses, de démarches il fit aussi pour obliger quelqu'un, car on





*Chambre mortuaire de Béranger.*



venait à lui de partout. Il était l'espoir des désespérés, le confident des amoureux, l'ami, le protecteur de tout être pauvre et souffrant. Aussi lorsqu'il s'éteignit, le 16 juillet 1857, sa mort fut-elle un deuil national. Le peuple de Paris se pressa, respectueux, à ses funérailles, que le gouvernement impérial avait voulu officielles, non pas tant pour honorer dignement ce grand citoyen, que pour pouvoir déployer des troupes dans la crainte d'une manifestation populaire hostile à sa politique. Et pourtant ! et pourtant qui saura jamais à quel point les chansons de Béranger favorisèrent l'établissement du nouvel Empire ? — Résultat imprévu et dont la mort aurait dû lui épargner le spectacle en le venant chercher cinq ans plus tôt !...

A. S.

---



## BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE P.-J. DE BÉRANGER.

### ÉDITIONS ORIGINALES

1815, portant la date de 1816 : *Chansons morales et autres*, Paris, in-18. — 1821 : *Chansons*, Paris, 2 vol. petit in-12. — 1825 : *Chansons nouvelles*, Paris, in-18. — 1828 : *Chansons inédites*, Paris, in-18. — 1833 : *Chansons nouvelles et dernières*, Paris, in-18. — 1857 : *Dernières chansons*, éd. posthume, Paris, in-18. — *Ma Biographie*, Paris, in-8. — 1860 : *Supplément aux premières éditions in-8 des œuvres posthumes ; Correspondance de Béranger*, recueillie par Paul Boiteau, Paris, 4 vol. in-8 ; *Lettres inédites de Béranger à un ami*, précédées d'une appréciation par L. Charles, Le Mans, broch. in-8. — 1864 : *Lettres choisies de Béranger, à Madame Hortense Allart de Méritens*, Paris, broch, in-8.

### ÉDITIONS COLLECTIVES

1834 : *Œuvres complètes de Béranger*, Paris, 6 vol. in-8, y compris le supplément et la musique. — 1847 : *Œuvres complètes*, Paris, 2 vol. in-8 et 1 vol. de musique. — 1866 : *Chansons de P.-J. de Béranger, anciennes et posthumes*, Paris, éd. populaire par livraisons à 10 cent. (83 livraisons.)

---

## PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER

SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE P.-J. DE BÉRANGER

Couronne poétique de Béranger, recueillie par Gérard. (*Réunion de chansons, vers, couplets, etc., adressés à Béranger par tous les poètes de l'époque*) Paris, 1829, in-32. — EUGÈNE DE MIRECOURT : *Béranger*, Paris, 1854, in-32. — SAVINIEN



LAPOINTE : *Mémoire sur Béranger*, Paris, 1857, in-8. — EUGÈNE NOEL : *Souvenirs de Béranger*, Paris, 1857, in-32. — H. CASTILLE : *Béranger*, Paris, 1857, in-32. — LOUISE COLET : *Quarante-cinq lettres de Béranger*, Paris, 1857, in-18. — ALPHONSE DE LAMARTINE : *Cours familial de littérature*, Paris, 1856-1859, 28 vol. in-8, T. IV. — JOSEPH BERNARD : *Béranger et ses chansons*, Paris, 1858, in-8. — PAUL BOITEAU : *Philosophie et politique de Béranger*, Paris, 1859, in-8. — LEYNADIER : *Mémoires authentiques de Béranger*, Paris, 1859, in-8. — EUGÈNE PELLETAN : *Une étoile filante (Béranger)* Paris, 1860, broch. in-8. — PAUL DE LASCAUX : *A la mémoire de Béranger*, (Réponse à l'ouvrage précédent), Paris, 1860, broch, in-8. — CONSTANT MIROY : *La lune rousse*, (réponse à *Une étoile filante*) Paris, 1860, broch. in-18. — PAUL BOITEAU : *Erreurs des critiques de Béranger*, Paris, broch. in-32 ; *Vie de Béranger*, Paris, 1861, in-32. — NAPOLÉON PEYRAT : *Béranger et Lamennais*, Paris 1861, in-12. — ARTHUR ARNOULD : *Béranger, ses amis, ses ennemis, ses critiques*, Paris, 1864, 2 vol. in-18. — THALÈS BERNARD : *La Lisette de Béranger*, Paris, 1864, in-16. — JULES JANIN : *Béranger et son temps*, Paris, 1866, petit in-8. — SAINTE BEUVE : *Portraits contemporains*, T. I, Paris 1869, in-18. — JULES ERIVOIS : *Bibliographie de l'œuvre de P.-J. de Béranger*, Paris, 1876, in-8.

---



# CHANSONS CHOISIES

## LE ROI D'YVETOT

Mai 1813

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot  
Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire,  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton,  
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était-là !  
La, la.

Il faisait ses quatre repas  
Dans son palais de chaume,  
Et sur son âne, pas à pas,  
Parcourait son royaume.  
Joyeux, simple et croyant le bien,  
Pour toute garde il n'avait rien  
Qu'un chien.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La, la.

Il n'avait de goût onéreux  
Qu'une soif un peu vive ;  
Mais, en rendant son peuple heureux  
Il faut bien qu'un roi vive.  
Lui-même, à table, et sans suppôt,  
Sur chaque muid levait un pot  
D'impôt.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La, la.



Aux filles de bonnes maisons  
 Comme il avait su plaire,  
 Ses sujets avaient cent raisons  
 De le nommer leur père.  
 D'ailleurs, il ne levait de ban  
 Que pour tirer, quatre fois l'an,  
 Au blanc.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quel bon petit roi c'était là !  
 La, la.

Il n'agrandit point ses Etats,  
 Fut un voisin commode,  
 Et, modèle des potentats,  
 Prit le plaisir pour code.  
 Ce n'est que lorsqu'il expira  
 Que le peuple, qui l'enterra,  
 Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quel bon petit roi c'était là !  
 La, la.

On conserve encor le portrait  
 De ce digne et bon prince :  
 C'est l'enseigne d'un cabaret  
 Fameux dans la province.  
 Les jours de fête, bien souvent,  
 La foule s'écrie en buvant  
 Devant :

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quel bon petit roi c'était là !  
 La, la.

---

## LE SÉNATEUR

1813

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Mon épouse fait ma gloire :  
 Rose a de si jolis yeux !



Je lui dois, l'on peut m'en croire,  
Un ami bien précieux.  
Le jour où j'obtins sa foi,  
Un sénateur vint chez moi.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre ;  
C'est un homme sans égal :  
L'autre hiver, chez un ministre,  
Il mena ma femme au bal.  
S'il me trouve en son chemin,  
Il me frappe dans la main.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Près de Rose il n'est point fade,  
Et n'a rien de freluquet.  
Lorsque ma femme est malade,  
Il fait mon cent de piquet.  
Il m'embrasse au jour de l'An ;  
Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.

Chez moi qu'un temps effroyable  
Me retienne après dîner,  
Il me dit d'un air aimable :  
« Allez donc vous promener ;  
« Mon cher, ne vous gênez pas,  
« Mon équipage est en bas ».

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur,  
Je suis votre humble serviteur.



Certain soir, à sa campagne  
 Il nous mena par hasard ;  
 Il m'enivra de champagne,  
 Et Rose fit lit à part :  
 Mais de la maison, ma foi,  
 Le plus beau lit fut pour moi.  
 Quel honneur !  
 Quel bonheur !  
 Ah ! monsieur le sénateur,  
 Je suis votre humble serviteur.

A l'enfant que Dieu m'envoie  
 Pour parrain je l'ai donné.  
 C'est presque en pleurant de joie  
 Qu'il baise le nouveau-né ;  
 Et mon fils, dès ce moment,  
 Est mis sur son testament.  
 Quel honneur !  
 Quel bonheur !  
 Ah ! monsieur le sénateur,  
 Je suis votre humble serviteur.

A table il aime qu'on rie ;  
 Mais parfois j'y suis trop vert.  
 J'ai poussé la raillerie  
 Jusqu'à lui dire au dessert :  
 « On croit, j'en suis convaincu,  
 « Que vous me faites c.... »  
 Quel honneur !  
 Quel bonheur !  
 Ah ! monsieur le sénateur,  
 Je suis votre humble serviteur.

---

## ROGER BONTEMPS

Janvier 1814

AIR : *Ronde du camp de Grandpré.*

Aux gens atrabilaires  
 Pour exemple donné,



En un temps de misères  
Roger Bontemps est né.  
Vivre obscur à sa guise,  
Narguer les mécontents :  
Eh gai ! c'est la devise  
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père  
Coiffé dans les grands jours,  
De roses ou de lierre  
Le rajeunir toujours ;  
Mettre un manteau de bure,  
Vieil ami de vingt ans :  
Eh gai ! c'est la parure  
Du gros Roger Bontemps.

Posséder dans sa hutte  
Une table, un vieux lit,  
Des cartes, une flûte,  
Un broc que Dieu remplit,  
Un portrait de maîtresse,  
Un coffre et rien dedans :  
Eh gai ! c'est la richesse  
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfants de la ville  
Montrer de petits jeux ;  
Etre un faiseur habile  
De contes graveleux ;  
Ne parler que de danse  
Et d'almanachs chantants :  
Eh gai ! c'est la science  
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vin d'élite,  
Sabler ceux du canton ;  
Préférer Marguerite  
Aux dames du grand ton ;  
De joie et de tendresse  
Remplir tous ses instants :



Eh gai ! c'est la sagesse  
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,  
Mon père, à ta bonté ;  
De ma philosophie  
Pardonne la gaieté ;  
Que ma saison dernière  
Soit encore un printemps :  
Eh gai ! c'est la prière  
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,  
Vous, riches désireux,  
Vous dont le char dévie  
Après un cours heureux ;  
Vous, qui perdrez peut-être  
Des titres éclatants,  
Eh gai ! prenez pour maître  
Le gros Roger Bontemps.

---

## MA GRAND'MÈRE

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse.*

Ma grand'mère, un soir à sa fête,  
De vin pur ayant bu deux doigts,  
Nous disait en branlant la tête :  
Que d'amoureux j'eus autrefois !

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

(bis)

Quoi ! maman, vous n'étiez pas sage !  
— Non vraiment ; et de mes appas  
Seule à quinze ans j'appris l'usage,  
Car la nuit je ne dormais pas.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

(bis)



Maman, vous aviez le cœur tendre ?

— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans  
Lindor ne se fit pas attendre,  
Et qu'il n'attendit pas longtemps.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

(bis)

Maman, Lindor savait donc plaire ?

— Oui, seul il me plut quatre mois ;  
Mais bientôt j'estimai Valère,  
Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

(bis)

Quoi ! maman, deux amants ensemble !

— Oui ; mais chacun d'eux me trompa.  
Plus fine alors qu'il ne vous semble.  
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

(bis)

Maman, que lui dit la famille ?

— Rien ; mais un mari plus sensé  
Eût pu connaître à la coquille  
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette  
Mon bras si dodu,  
Ma jambe bien faite,  
Et le temps perdu !

(bis)

Maman, lui fûtes-vous fidèle ?

— Oh ! sur cela je me tais bien.  
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,  
Mon confesseur n'en saura rien.



Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu !

} (bis)

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?  
 — Oui ; mais, grâce à ma gaîté,  
 Si l'église n'était plus neuve,  
 Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu !

} (bis)

Comme vous, maman, faut-il faire ?  
 — Eh ! mes petits-enfants, pourquoi,  
 Quand j'ai fait comme ma grand'mère.  
 Ne feriez-vous pas comme moi ?

Combien je regrette  
 Mon bras si dodu,  
 Ma jambe bien faite,  
 Et le temps perdu !

} (bis)

---

## LE PETIT HOMME GRIS

AIR : *I'oto, Carabo.*

Il est un petit homme  
 Tout habillé de gris,  
 Dans Paris.  
 Joufflu comme une pomme  
 Qui, sans un sou comptant,  
 Vit content.  
 Et dit : Moi, je m'en...  
 Et dit : Moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (bis), le petit homme gris !

A courir les fillettes,  
 A boire sans compter,



A chanter,  
 Il s'est couvert de dettes ;  
 Mais quant aux créanciers,  
 Aux huissiers,  
 Il dit : Moi, je m'en...  
 Il dit : Moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !  
 Qu'il pleuve dans sa chambre ;  
 Qu'il s'y couche le soir  
 Sans y voir ;  
 Qu'il lui faille, en décembre,  
 Souffler, faute de bois,  
 Dans ses doigts,  
 Il dit : Moi, je m'en...  
 Il dit : Moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !  
 Sa femme, assez gentille,  
 Fait payer ses autours  
 Aux amours,  
 Aussi, plus elle brille,  
 Plus on le montre au doigt :  
 Il le voit :  
 Et dit : Moi, je m'en...  
 Et dit : Moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !  
 Quand la goutte l'accable  
 Sur un lit délabré,  
 Le curé  
 De la mort et du diable  
 Parle à ce moribond,  
 Qui répond :  
 Ma foi, moi, je m'en...  
 Ma foi, moi, je m'en...  
 Ma foi, moi je m'en ris !  
 Oh ! qu'il est gai (*bis*), le petit homme gris !



## LES GUEUX

1813

AIR : *Première ronde du Départ pour Saint-Malo.*

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.  
Que de gueux hommes de bien !  
Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté :  
J'en atteste l'Évangile,  
J'en atteste ma gaiété.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Au Parnasse la misère  
Longtemps a régné, dit-on.  
Quels biens possédait Homère ?  
Une besace, un bâton.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Vous qu'afflige la détresse,



Croyez que plus d'un héros,  
Dans le soulier qui le blesse,  
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Du faste qui vous étonne  
L'exil punit plus d'un grand ;  
Diogène dans sa tonne,  
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

D'un palais l'éclat vous frappe ;  
Mais l'ennui vient y gémir.  
On peut bien manger sans nappe  
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

Quel dieu se plaît et s'agite  
Sur ce grabat qu'il fleurit ?  
C'est l'Amour qui rend visite  
A la Pauvreté qui rit.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

L'amitié que l'on regrette,  
N'a point quitté nos climats ;



Elle trinque à la guinguette,  
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux ;  
Ils s'aiment entre eux.  
Vivent les gueux !

---

## LE VIEUX CÉLIBATAIRE

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;  
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.  
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,  
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.  
A mon coucher ton aimable présence  
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Petite bonne, agaçante et jolie, ]  
D'un vieux garçon doit être le soutien.  
Jadis ton maître a fait mainte folie  
Pour des minois moins friands que le tien.  
Je veux demain, bravant la médisance,  
Au Cadran bleu te régaler sans bruit.  
Allons Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

N'expose plus à des travaux pénibles  
Cette main douce et ce teint des plus frais ;  
Auprès de moi coule des jours paisibles ;  
Que mille atours relèvent tes attraits.  
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :  
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?  
Allons, Babet, un peu de complaisance,  
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !



Mademoiselle, auriez-vous un amant ?  
 De mon neveu le jockey vous amuse ;  
 Mais songez-y : je fais mon testament.  
 Docile enfin, livre sans résistance  
 A mes baisers ce sein qui m'a séduit.  
 Allons, Babet, un peu de complaisance,  
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

Ah ! tu te rends, tu cèdes à ma flamme !  
 Mais la nature, hélas ! trahit mon cœur.  
 Ne pleure point ; va, tu seras ma femme,  
 Malgré mon âge et le public moqueur.  
 Fais donc si bien que ta douce influence  
 Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.  
 Allons, Babet, un peu de complaisance,  
 Un lait de poule et mon bonnet de nuit.

---

## LE TROISIÈME MARI

AIR : *Ah ! ah ! qu'elle est bien !*

Malheureuse avec deux maris,  
 Au troisième enfin je commande.  
 Jean est grondeur, mais je m'en ris :  
 Il est tout petit, je suis grande.  
 Sitôt qu'il fait un peu de bruit,  
 Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli, vlan, taisez-vous,  
 Lui dis-je, ou que je vous entende...

Vli, vlan, taisez-vous,  
 Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux,  
 Et les affaires arrangées,  
 J'en eus deux filles, qu'entre nous,  
 De trois mois l'on dit plus agées.  
 Au baptême Jean fit du train,  
 Car Léandre était le parrain.

Vli, vlan, taisez-vous,  
 Jean, vous n'aurez point de dragées ;



Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Léandre me fait lui prêter  
De l'argent, qu'il rend Dieu sait comme !  
Jean, qui travaille et sait compter,  
S'aperçoit qu'on touche à sa somme.  
Hier, il dit qu'on l'a volé ;  
Moi, du trésor je prends la clé.

Vli, vlan, taisez-vous ;  
Plus d'argent pour vous, petit homme !  
Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Léandre un soir était chez moi :  
A neuf heures mon mari frappe.  
Je n'ouvris point, l'on sait pourquoi ;  
Mais à minuit, Léandre échappe.  
Il gelait, et Jean morfondu  
A la porte avait attendu.

Vli, vlan, taisez-vous ;  
Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?  
Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Mais, à mon tour, je le surpris  
Avec la vieille Pétronille.  
D'un doigt de vin il était gris ;  
Il la trouvait fraîche et gentille.  
Sur ses deux pieds il se dressait,  
Et le menton lui caressait.

Vli, vlan, taisez-vous,  
Vous sentez le vin et la fille ;  
Vli, vlan, taisez-vous,  
Je me venge de deux époux.

Jean peut briller entre deux draps.  
Malgré sa chétive apparence ;  
Léandre fait plus d'embarras,  
Mais a beaucoup moins de vaillance.



Lorsque Jean veut se reposer,  
 S'il me plaît encor d'en user,  
 Vli, vlan, taisez-vous,  
 Et vite que l'on recommence ;  
 Vli, vlan, taisez-vous,  
 Je me venge de deux époux.

---

## VIEUX HABITS ! VIEUX GALONS !

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES  
 D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE

Première Restauration 1814.

AIR : *Vaudeville des deux Edmond.*

Tout marchands d'habits que nous sommes,  
 Messieurs, nous observons les hommes ;  
 D'un bout du monde à l'autre bout,  
 L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent,  
 Les dépouilles nous appartiennent :  
 Toujours en grand nous calculons.  
 Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la gazette,  
 Comme tant d'autres, je regrette  
 Que tout Français n'ait pas gardé  
 L'habit brodé.

Mais, j'en crois ceux qui s'y connaissent,  
 Les anciens préjugés renaissent,  
 On va quitter les pantalons.  
 Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique  
 Ont cent fois rempli ma boutique ;  
 Combien on doit à leurs travaux  
 D'habits nouveaux !



Quand de nos déesses civiques  
 On met en oubli les tuniques,  
 Aux passants nous les rappelons.  
 Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles  
 Mit du galon sur bien des tailles :  
 De galon même étaient couverts  
 Les habits verts (1).  
 Mais sans le bonheur point de gloire !  
 Nous seuls, après chaque victoire,  
 Nous avons ce que nous voulons.  
 Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte  
 Avec tous les gens qui sans honte  
 Savent, dans un retour subit,  
 Changer d'habit.

Les valets, troupe chamarrée,  
 Troquant aujourd'hui leur livrée,  
 Que d'habits bleus (2) nous étalons !  
 Vieux habits ! vieux galons !

Les défenseurs de nos grands-pères,  
 Sortant de leurs nobles repaires,  
 Reprennent enfin à leur tour  
 L'habit de cour.

Chez nous retrouvant leurs costumes  
 Avec talons rouges et plumes,  
 Ils vont régner dans les salons.  
 Vieux habits ! vieux galons !

Sans nul égard pour nos scrupules,  
 Si la foule des incrédules  
 Mit au nombre de ses larcins  
 L'habit des saints,  
 Au nez de plus d'un philosophe  
 Je vais en revendre l'étoffe :

~~~~~  
 (1) La livrée impériale, vert et or.  
 (2) La livrée royale.



De piété nous redoublons.  
Vieux habits ! vieux galons !

Longtemps vantés dans chaque ouvrage,  
Des grands, qu'aujourd'hui l'on outrage,  
Portent au fond de leurs manoirs  
Des habits noirs.

Mais, grâce à nous, vont reparaître  
Ces manteaux qu'eux-mêmes peut-être  
Trouvaient bien pesants et bien longs.  
Vieux habits ! vieux galons !

De m'enrichir j'ai l'assurance :  
L'on fêtera toujours en France,  
En ville, au théâtre, à la cour,  
L'habit du jour.  
Gens vêtus d'or et d'écarlate,  
Pendant un mois chacun vous flatte :  
Puis à vos portes nous allons.  
Vieux habits ! vieux galons !

---

## LA CHATTE

AIR : *La petite Cendrillon.*

Tu réveilles ta maîtresse,  
Minette, par tes longs cris.  
Est-ce la faim qui te presse ?  
Entends-tu quelque souris ?  
Tu veux fuir de ma chambrette,  
Pour courir je ne sais où.  
Mia-mia-ou ! que veut minette ?  
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire,  
Cesse de me caresser.  
Sur ton mal l'amour m'éclaire.  
J'ai quinze ans, j'y dois penser.



Je gémiss d'être seulette  
 En prison sous le verrou.  
 Mia-mia-ou ! que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,  
 Même ardeur vient me brûler ;  
 J'ai certain voisin que j'aime,  
 Et que je n'ose appeler.  
 Mais pourquoi, sur ma couchette,  
 Rêver à ce jeune fou ?  
 Mia-mia-ou ! que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine,  
 Qui mets le trouble en mon sein.  
 Dans la mansarde voisine  
 Du moins réveille Valsain.  
 C'est peu qu'il presse en cachette  
 Et ma main et mon genou.  
 Mia-mia-ou ! que veut minette ?  
 Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !  
 Par les toits il vient ici.  
 Vite, ouvrons-lui la fenêtre :  
 Toi, minette, passe aussi.  
 Lorsqu'enfin mon cœur se prête  
 Aux larcins de ce filou,  
 Mia-mia-ou ! que ma minette,  
 Mia-mia-ou ! trouve un matou.

---

## MON CURÉ

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Le curé de notre hameau  
 S'empresse à vider son tonneau,



Pour quand viendra l'automne.  
 Bénissant Dieu de ses présents,  
 A sa nièce, enfant de seize ans,  
 Il dit parfois : Mignonne,  
 Cache-moi bien ce qu'on fera ;  
 Le diable aura ce qu'il pourra.  
 Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi, Suzon,  
 Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons,  
 Dois-je essayer sur les moutons  
 Si ma houlette est bonne ?  
 Non ; mais à mon troupeau je dis :  
 La paix est un vrai paradis  
 Qu'ici-bas l'on se donne.  
 Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,  
 De ne prêcher que quand il pleut.  
 Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi, Suzon.  
 Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends  
 La joie à ces pauvres enfants ;  
 J'aime alors qu'on s'en donne.  
 Du chœur, où seul je suis souvent,  
 Je les entends rire en buvant  
 Chez la mère Simonne ;  
 Ou j'y cours même, s'il le faut,  
 Les prier de chanter moins haut.  
 Eh ! zon, zon, zon,  
 Baise-moi, Suzon,  
 Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier,  
 Je vois s'enfler le tablier  
 De plus d'une friponne.  
 S'épouse-t-on six mois trop tard,  
 Faut-il baptiser un bâtard :  
 C'est le ciel qui l'ordonne.



Les plaintes fort peu me siéaient,  
Le ciel et Suzon en riraient.

Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Notre maire, un peu mécréant,  
A maint sermon répond : Néant.

Mais que Dieu lui pardonne !  
Depuis qu'à sa table il m'admet,  
J'ai su qu'à deux mains il semait,  
Sans bruit faisant l'aumône ;  
Or, la grâce ne peut faillir :  
Puisqu'il sème, il doit recueillir.

Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets,  
A ma fête j'ai des bouquets,

Et l'on remplit ma tonne,  
Mon évêque, triste et bigot,  
Prétend que je sens le fagot ;  
Mais pour qu'un jour, mignonne,  
J'aille, où les anges font leurs nids,  
Revoir tous ceux que j'ai bénis,

Eh ! zon, zon, zon,  
Baise-moi, Suzon,  
Et ne damnons personne.

---

## LE CARILLONNEUR

AIR : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,

Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.



Les décès m'ont assez fait connaître ;  
 Préludons sur un ton plus heureux.  
 D'un vieillard l'héritier vient de naître.  
 Son nons fort : c'est un fait scandaleux.

La maman est gaillarde et jolie :  
 Mais l'époux est triste et catharreux ;  
 Sur son compte il sait ce qu'on publie.  
 Son nons fort : il n'est pas généreux.

De l'enfant quel peut être le père ?  
 N'est-ce pas mon voisin le banquier ?  
 Les cadeaux mènent vite une affaire.  
 Son nons fort : il est gros marguillier.

Si j'osais, je dirais que le maire  
 S'est créé ce petit échevin ;  
 Je l'ai vu chiffonner la commère.  
 Son nons fort : je boirai de son vin.

Je crois bien que notre grand vicaire  
 Aura mis le doigt au bénitier.  
 Depuis peu ma fille a su lui plaire.  
 Son nons fort pour l'amour du métier.

Notre gouverneur a, je le pense,  
 Prélevé des droits sur ce terrain ;  
 Dans l'église il vient donner quittance.  
 Son nons fort : monseigneur est parrain.

Plus facile à nommer que ton père,  
 Cher enfant, quel bonheur infini !  
 Je suis sûr de te voir plus d'un frère.  
 Son nons fort, et que Dieu soit béni !

Digue, digue, dig, din, dig, din, don  
 Ah ! que j'aime  
 A sonner un baptême !  
 Aux maris j'en demande pardon.  
 Dig, din, don, din, digue, digue, don.

---



## LES MARIONNETTES

AIR : *La marmotte a mal au pied.*

Les marionnettes, croyez-moi,  
Sont les jeux de tout âge :  
Depuis l'artisan jusqu'au roi,  
De la ville au village ;  
Valets, journalistes, flatteurs,  
Dévotes et coquettes,  
Ah ! sans compter nos grands acteurs,  
Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout,  
Vante son équilibre ;  
Parce qu'il court et va partout,  
Le pantin se croit libre.  
Mais dans combien de mauvais pas  
Sa fortune le jette !  
Ah ! du destin l'homme ici-bas  
N'est que la marionnette.

Ce tendron des plus innocents,  
Que le désir dévore,  
Au trouble secret de ses sens  
Ne conçoit rien encore.  
Veiller la nuit, rêver le jour,  
L'étonne et l'inquiète.  
Elle a quinze ans : ah ! pour l'Amour  
La bonne marionnette.

Voyez ce mari parisien  
Que maint galant visite ;  
Il vous accueille mal ou bien,  
Vous cherche ou vous évite.  
Est-il confiant ou jaloux,  
A l'air dont il vous traite ?  
Non, de sa femme un tel époux  
N'est que la marionnette.



Près des femmes que sommes-nous ?  
 Des pantins qu'on ballote.  
 Messieurs, sautez, faites les fous  
 Au gré de leur marotte !  
 Le plus lourd et le plus subtil  
 Font la danse complète ;  
 Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil  
 A chaque marionnette.

---

## MARGOT

AIR : *Car c'est une bouteille.*

Chantons Margot, nos amours,  
 Margot leste et bien tournée,  
 Que l'on peut baiser toujours,  
 Qui toujours est chiffonnée.  
 Quoi ! l'embrasser ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Moquons-nous de ce Blaise :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;  
 C'est un cœur de tourterelle.  
 Si le matin elle rit,  
 Le soir elle vous querelle.  
 Quoi ! se fâcher ! dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Voilà comme on l'apaise :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la,  
 Comme à table elle babille !  
 Quel air et quels yeux elle a  
 Quand le champagne pétille !  
 Quoi ! l'air décent ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Mets ta pudeur à l'aise :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.



Qu'elle est bien au piano !  
 Sa voix nous charme et nous touche ;  
 Mais devant un soprano  
 Elle n'ouvre point la bouche.  
 Quoi ! par pitié ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Ici point d'Albanèze :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,  
 Fait pour Margot feu qui flambe ;  
 Mais par elle il est souvent  
 Traité par-dessous la jambe.  
 Quoi ! par dessous ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Il faut bien qu'il s'y plaise :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremole que l'hymen  
 De sa main ne se saisisse ;  
 Car elle tient à sa main,  
 Qui parfois lui rend service.  
 Quoi ! pour broder ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Que fais-tu sur ta chaise ?  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,  
 S'écrira cette brunette :  
 A moins de douze couplets,  
 Au diable une chansonnette !  
 Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.  
 Oui, c'est l'humeur de Margot.  
 Nous t'en promettons treize :  
 Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

---



## MA VOCATION

AIR : *Attendez-moi sous l'orme.*

Jeté sur cette boule,  
Laid, chétif et souffrant ;  
Etouffé dans la foule,  
Faute d'être assez grand ;  
Une plainte touchante  
De ma bouche sortit ;  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit ! (*bis*).

Le char de l'opulence  
M'éclabousse en passant ;  
J'éprouve l'insolence  
Du riche et du puissant ;  
De leur morgue tranchante  
Rien ne nous garantit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine  
Ayant eu de l'effroi,  
Je rampe sous la chaîne  
Du plus modique emploi.  
La liberté m'enchante,  
Mais j'ai grand appétit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,  
Daigna me consoler ;  
Mais avec la jeunesse  
Je le vois s'envoler.  
Près de beauté touchante  
Mon cœur en vain pâtit.  
Le bon Dieu me dit : Chante,  
Chante, pauvre petit !



Chanter, ou je m'abuse,  
 Est ma tâche ici-bas :  
 Tous ceux qu'ainsi j'amuse  
 Ne m'aimeront-ils pas ?  
 Quand un cercle m'enchante,  
 Quand le vin divertit,  
 Le bon Dieu me dit : Chante,  
 Chante, pauvre petit ! (*bis*).

---

## CE N'EST PLUS LISETTE

AIR : *Eh ! non, non, non, vous n'êtes pas Ninette.*

Quoi ! Lisette, est-ce vous !  
 Vous, en riche toilette !  
 Vous avez des bijoux !  
 Vous avez une aigrette !  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette ;  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Vos pieds dans le satin  
 N'osent fouler l'herbette.  
 Des fleurs de votre teint  
 Où faites-vous emplette ?  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette ;  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

Dans un lieu décoré  
 De tout ce qui s'achète,  
 L'opulence a doré  
 Jusqu'à votre couchette.  
 Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette ;  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.



Votre bouche sourit  
D'une façon discrète.  
Vous montrez de l'esprit ;  
Du moins on le répète.

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette ;

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin, ces jours  
Où, dans votre chambrette,  
La reine des amours  
N'était qu'une grisette !

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette ;

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Quand d'un cœur amoureux  
Vous prisiez la conquête,  
Vous faisiez dix heureux,  
Et n'étiez pas coquette.

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette ;

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Maîtresse d'un seigneur  
Qui paya sa défaite,  
De l'ombre du bonheur  
Vous êtes satisfaite.

Eh ! non, non, non,  
Vous n'êtes plus Lisette ;

Eh ! non, non, non,  
Ne portez plus ce nom.

Si l'Amour est un dieu,  
C'est près d'une fillette.  
Adieu, madame, adieu :  
En duchesse on vous traite.



Eh ! non, non, non,  
 Vous n'êtes plus Lisette .  
 Eh ! non, non, non,  
 Ne portez plus ce nom.

---

## MA RÉPUBLIQUE

AIR : *Vaudeville de la petite gouvernante*

J'ai pris goût à la république,  
 Depuis que j'ai vu tant de rois.  
 Je m'en fais une, et je m'applique  
 A lui donner de bonnes lois.  
 On n'y commerce que pour boire,  
 On n'y juge qu'avec gaîté ;  
 Ma table est tout son territoire ;  
 Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :  
 Le sénat s'assemble aujourd'hui.  
 D'abord, par un arrêt sévère,  
 A jamais proscrivons l'ennui.  
 Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être  
 Inconnu dans notre cité.  
 Chez nous l'ennui ne pourra naître :  
 Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,  
 La joie ici défend l'abus ;  
 Point d'entraves à la pensée,  
 Par ordonnance de Bacchus.  
 A son gré que chacun professe  
 Le culte de sa déité ;  
 Qu'on puisse aller même à la messe :  
 Ainsi le veut la liberté.



La noblesse est trop abusive :  
 Ne parlons point de nos aïeux.  
 Point de titre, même au convive  
 Qui rit le plus ou boit le mieux.  
 Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,  
 Aspirait à la royauté,  
 Plongeons ce César dans l'ivresse,  
 Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,  
 Pour voir son destin affermi.  
 Mais ce peuple si pacifique  
 Déjà redoute un ennemi :  
 C'est Lisette qui nous rappelle  
 Sous les lois de la volupté.  
 Elle veut régner, elle est belle :  
 C'en est fait de la liberté.

---

## MON HABIT

AIR : *Vaudeville de Décence.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !  
 Ensemble nous devenons vieux.  
 Depuis dix ans je te brosse moi-même,  
 Et Socrate n'eût pas fait mieux.  
 Quand le sort à ta mince étoffe  
 Livrerait de nouveaux combats,  
 Imite-moi, résiste en philosophe :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,  
 Du premier jour où je te mis :  
 C'était ma fête, et, pour comble de gloire,  
 Tu fus chanté par mes amis.  
 Ton indigence qui m'honore,  
 Ne m'a point banni de leurs bras ;  
 Tous ils sont prêts à nous fêter encore :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.



A ton revers j'admire une reprise ;  
 C'est encor un doux souvenir :  
 Feignant un soir de fuir la tendre Lise,  
 Je sens sa main me retenir.  
 On te déchire, et cet outrage  
 Auprès d'elle enchaîne mes pas.  
 Lisette a mis trois jours à tant d'ouvrage :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre  
 Qu'un fat exhale en se mirant ?  
 M'a-t-on jamais vu dans une antichambre  
 T'exposer au mépris d'un grand ?  
 Pour des rubans la France entière  
 Fut en proie à de longs débats ;  
 La fleur des champs brille à ta boutonnière :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines  
 Où notre destin fut pareil ;  
 Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,  
 Mêlés de pluie et de soleil.  
 Je dois bientôt, il me le semble,  
 Mettre pour jamais habit bas.  
 Attends un peu, nous finirons ensemble :  
 Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

---

## MON PETIT COIN

1819.

AIR : *Vaudeville de la Petite gouvernante.*

Non, le monde ne peut me plaire ;  
 Dans mon coin retournons rêver.  
 Mes amis, de votre galère  
 Un forçat vient de se sauver.  
 Dans le désert que je me trace,  
 Je fuis, libre comme un Bédouin.  
 Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
 Laissez-moi dans mon petit coin.



Là, du pouvoir bravant les armes,  
Je pèse et nos fers et nos droits ;  
Sur les peuples versant des larmes,  
Je juge et condamne les rois.  
Je prophétise avec audace ;  
L'avenir me sourit de loin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, j'ai la baguette des fées ;  
A faire le bien je me plais.  
J'élève de noble trophées ;  
Je transporte au loin des palais.  
Sur le trône ceux que je place  
D'être aimés sentent le besoin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon âme a des ailes :  
Je vole, et, joyeux séraphin,  
Je vois aux flammes éternelles  
Nos rois précipités sans fin.  
Un seul échappe de leur race ;  
De sa gloire je suis témoin.  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie  
Des vœux que le ciel entend bien.  
Respectez donc ma rêverie :  
Votre monde ne me vaut rien.  
De mes jours filés au Parnasse  
Daignent les muses prendre soin !  
Mes amis, laissez-moi, de grâce,  
Laissez-moi dans mon petit coin.

---

## LA BONNE VIEILLE

AIR : *Muse des bois et des plaisirs champêtres.*

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !  
Vous vieillirez, et je ne serai plus.



Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,  
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.  
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible  
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides  
Les traits charmants qui m'auront inspiré,  
Des doux récits les jeunes gens avides  
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?  
De mon amour peignez, s'il est possible,  
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?  
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.  
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?  
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.  
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible,  
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,  
Dites surtout aux fils des nouveaux preux  
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance  
Pour consoler mon pays malheureux.  
Rappelez-leur que l'aquilon terrible  
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;  
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile  
De vos vieux ans charmera les douleurs,  
A mon portrait quand votre main débile,  
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,  
Levez les yeux vers ce monde invisible



Où pour toujours nous nous réunissons ;  
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
 De votre ami répétez les chansons.

---

## LE DIEU DES BONNES GENS

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Il est un Dieu, devant lui je m'incline,  
 Pauvre et content, sans lui demander rien.  
 De l'univers observant la machine,  
 J'y vois du mal, et n'aime que le bien.  
 Mais le plaisir à ma philosophie  
 Révèle assez des cieux intelligents.  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,  
 Sans m'éveiller, assise à mon chevet,  
 Grâce aux amours, bercé par l'espérance,  
 D'un lit plus doux je rêve le duvet.  
 Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !  
 Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,  
 Se fit un jeu des sceptres et des lois,  
 Et de ses pieds on peut voir la poussière  
 Empreinte encor sur le bandeau des rois.  
 Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !  
 Moi, pour braver des maîtres exigeants,  
 Le verre en main, gaîment je me confie  
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,  
 Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,  
 J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire